

Memoires de Jules-Emile

Autor(en): **Gérard, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **33 (1965)**

Heft 8

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570170>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MEMOIRES DE JULES-EMILE

Moi, je m'appelle Jules-Emile et j'ai décidé d'écrire mes «Mémoires». Pourquoi pas? Je vois quotidiennement un de mes deux pères entouré de gros livres, écrivant sur de grands cahiers des histoires moins intéressantes que les miennes si j'en juge par la tête qu'il fait, sa nervosité, ses cheveux sur les yeux et sa façon de mordre amèrement le manche du porte-plume.

Moi, Jules-Emile, je suis bien installé sur le grand lit, adossé au coussin rouge. Au delà de la fenêtre ouverte, je vois un coin du ciel, le sommet des arbres; je sursaute au bruit des camions qui passent, j'aime les cris des enfants à la sortie de l'école voisine. Mes journées passent sans histoire.. Je ne fais rien; ou, plutôt, j'ai l'air de ne rien faire mais je pense. Je pense même beaucoup. Vous ne pouvez imaginer ce que je fais d'observations.

Ainsi, j'ai commencé cette page en parlant d'un de mes deux pères; cela peut sembler bizarre. Je m'explique. A moi, Jules-Emile, cela paraît tout à fait normal parce que je n'ai jamais connu une autre situation, mais j'ai retenu de certaines conversations qu'il n'en est pas de même pour tous les petits enfants. Qu'est-ce que cela fait? J'aime mon papa Roger et j'aime mon papa Albert, j'aime qu'ils s'aiment et nous sommes heureux tous les trois, c'est le principal. Je ne vois pas en quoi ce serait différent si j'avais une maman et un seul papa. Papa Roger est peut-être plus tendre avec moi, plus doux, c'est lui qui me prend dans ses bras avant de s'endormir, qui me tient des discours comme à une grande personne, qui me brosse et m'installe tous les matins, dès que le lit est retapé, contre le joli coussin rouge.

En revanche, papa Albert sait mieux jouer avec moi, il me considère comme un vrai garçon. Quand il me prend par l'oreille pour me faire sauter jusqu'au plafond, quand il s'allonge sur le lit pour lire son journal sans faire attention qu'il m'écrase, papa Roger pousse de grands cris: «Attention à Jules-Emile! Tu ne te rends pas compte! Tu vas le casser!». Mais papa Albert ne se bouleverse pas pour si peu, il répond: «Tu deviens gâteux avec ce gosse. D'ailleurs, il est moche, il a l'air bête!».

Moi, Jules-Emile, je sais bien que ce n'est pas vrai et qu'il ne le pense pas; il dit cela pour taquiner son ami. C'est lui, mon papa Albert, qui m'a acheté dans un grand magasin et qui m'a ramené à la maison, un soir de Noël. Je me souviendrai toujours de cette nuit-là: quand ils ont ouvert la boîte dans laquelle j'attendais sagement, douze coups sonnaient à la pendule dont j'entends, depuis, sonner toutes les heures. Il y avait des bougies sur la table et de ces jolies choses que les grandes personnes aiment manger, ce qui est stupide parce que, quand elles sont mangées, on ne les voit plus et ça fait du gâchis . . . Quand il m'a pris dans ses bras, papa Roger avait des larmes plein les yeux, des larmes dans lesquelles se reflétait la clarté des bougies, et papa Albert a dit: «Mon grand fou, mon chéri, je n'espérais pas te faire tellement plaisir . . ».

Pour moi, Jules-Emile, il y avait tant de choses à découvrir d'un coup: la jolie pièce aux murs clairs, les lumières, des fleurs, des plantes . . . Et je ne savais pas encore que le lendemain, en plus, je pourrais voir le soleil, le ciel et le sommet mouvant des arbres au-delà de la fenêtre close. Mais ce qui m'a le plus passionné, dès ce premier instant, et dont l'observation ne me lasse pas, ce sont ces deux grands garçons juste assez jeunes pour être de vrai papas, qui sont tantôt gais et tantôt sérieux, qui rient, se disputent, jouent quelquefois ensemble comme des enfants, au point que j'ai envie de les rappeler à l'ordre. Souvent, ils chahutent sur «mon» lit, au risque de me faire tomber le nez sur le tapis. Je ne sais ce qui se passe ensuite, du moins je ne veux pas le décrire; je sais seulement que leurs rires se transforment en murmures, en soupirs. Ils disent des mots que je ne comprends pas, des mots qui font une musique douce et grave comme un chant venu de très loin. Je ne reconnais plus leur voix, ils disent des phrases étranges, absurdes: «Je ne te fais pas mal, mon Amour?» — «Oui — tu me fais mal, c'est merveilleux!» — «Je ne peux plus me retenir» — «Si je t'en prie, attends encore!» . . . Puis j'entends un gémissement qui m'inquiète. Tantôt, c'est l'un ou l'autre que je crois blessé, mourant. J'ai le nez sur les dessins gris et rouges du tapis, je ne sais ce qui se passe, je m'affolle . . . Mais que faire? Puis un soupir: «Mon Amour . . .» auquel un autre soupir répond: «Mon Amour . . .». Je n'ai plus qu'à contempler les dessins du tappis.

Quelquefois ils s'endorment ensuite, m'oubliant complètement, que ce soit le matin, l'après-midi ou la nuit. Ils se soucient bien de ce que je deviens! Je m'ennuie, je suis fâché . . . mais comment bouder encore quand une main m'attrappe par le cou, me niche entre deux oreillers, quand je vois leur visage heureux, aux yeux cernés, au sourire tendre, penché sur moi, quand papa Roger me dit: «Oh! Jules-Emile, tu n'as pas regardé, j'espère. Ce n'est pas de ton âge!».

Quels enfants! Mais, je l'avoue, il m'est arrivé de m'arranger pour ne pas tourner la tête et, tombé avec l'édredon au pied du lit, d'assister à ces jeux. Je n'en ai retenu qu'une impression, c'est que c'était très beau, très pur, comme une célébration grave et noble; ils étaient beaux tous deux nus, si étroitement enlacés qu'il n'y avait aucune place entre eux pour qu'une laide intention s'y glissât. Même moi qui les connais, je ne savais plus auquel des deux appartenait une main entr'ouverte près d'un visage, à qui ces bras enlacés, ces jambes mêlées, ces quatre pieds tendus comme la racine unique de deux grandes fleurs épanouies sur la même tige. Je les ai regardés dormir bouche contre bouche, soulevés par le même souffle . . .

A leur réveil, ils éclatent de rire et me prennent entre eux: «Oh! Jules-Emile, tu n'as pas honte? Espèce de petit voyeur lubrique!». Et, sous prétexte d'embrasser ensemble le bout de mon nez, ils joignent encore leurs lèvres . . . Ils sont insatiables, mes deux garnements de pères!

Je ne crains plus ces jeux qui font notre bonheur. Mais, par contre, d'autres soirs, alors que la bouteille de vin rosé est presque vide, il leur arrive de se disputer et je voudrais savoir les prévenir de leur sottise.

Voulez-vous un exemple de ces drames? «Je dessers la table...» «Ah! non, tu as déjà fait la cuisine». — «Bon! Alors je descends la poubelle» — «Non! tu l'as descendue hier» — «Tu m'ennuies! Toi, tu dois travailler» — «Tu veux me parler poliment? Je travaillerai si ça me plaît!» — «Laisse-moi préparer le café» — «Non!» — «Si!» ...

Il ya plus grave, ce que je nomme leurs «conversations intelligentes». Heureusement, moi, Jules-Emile, je n'y comprends rien, mais eux se prennent terriblement au sérieux et quelquefois ça tourne mal:

«Toi et ton théâtre brechtien...» — «Evidemment, Monsieur préfère le théâtre de Boulevard!» — «Tu n'es qu'un sot!» — «Et toi un réactionnaire!» ... Je tends désespérément les bras vers eux, je tire la langue, j'essaie de me rendre intéressant; je sais fort bien que, quand ils sont joue contre joue sur l'oreiller, ils se moquent éperdument de ce qu'a écrit Monsieur X sur Monsieur Z ou de la façon dont Mademoiselle Y a interprété la pièce de W. Hélas! ils se prennent de temps en temps pour des «intellectuels», mes deux papas, et ça ne leur réussit pas. Quand je vois ce que ça donne d'avoir des «opinions», j'ai bien envie d'abandonner ces «Mémoires» plutôt que risquer de devenir aussi bête!

Quand ils ont bien réussi à faire tourner mal la soirée, papa Albert va dormir dans la chambre à côté après avoir dit sèchement: «Bonsoir». Papa Roger prend un ton hargneux pour répondre: «Bonsoir», mais je vois bien qu'ils sont malheureux tous les deux. Papa Roger me met à côté de lui sur le deuxième oreiller; je devrais être content, me sentir un personnage important dans le grand lit, être assuré de ne pas me retrouver sur le tapis pour finir la nuit. Mais non, ce n'est pas du tout amusant: papa Roger ne me regarde même pas, il tourne rageusement les pages d'un livre auquel il ne comprend rien, il fume cigarette sur cigarette, il retient son souffle au moindre mouvement dans la pièce à côté... Je peux essayer de me faire remarquer, mettre de la malice dans mon regard noisette-orangé, tirer ma petite langue rouge, profiter d'un mouvement de l'oreiller pour glisser un bras autour de son cou, peine perdue! Ou alors il me regarde avec un sourire tout triste et il me dit des sottises qui me font bouillir: «Je suis stupide, Jules-Emile. C'est bien ton avis? Qu'est-ce que je fais? Je vais lui dire que je l'aime, tu crois? Mais non, il dort déjà, ça lui est bien égal de nous laisser seuls, il n'a pas de cœur, il ne nous aime pas...».

Je l'ai vu plusieurs fois se lever au milieu de la nuit, aller écouter à la porte close de l'autre chambre, revenir la mine maussade, en donnant au passage un coup de pied à la chaise, ronchonner en se recouchant: «Le salaud! Il dort, ça lui est bien égal, il ne m'aime pas, il ne m'aime pas, il ne m'a jamais aimé. J'en ai assez de passer pour un idiot, demain il fera sa valise...».

Entre nous, moi, Jules-Emile, c'est à ces moments-là que je le trouve le plus idiot. J'ai envie de lui dire: «Va donc! Une porte ça s'ouvre, ce deuxième lit ne sert à rien qu'à prolonger vos enfantillages et à leur donner de l'importance. Si tu ne veux le supprimer, entre dedans, prends ton

ami dans tes bras, dis-lui: «Je t'aime, crétin!». Enfin, fais ce que tu veux mais laisse-moi dormir tranquille! . . .».

Hélas! moi, Jules-Emile, je ne sais pas parler. Alors papa Roger s'endort, le cœur gros, en me répétant qu'il serait bien seul s'il ne m'avait pas, qu'on est deux malheureux abandonnés, etc. . . . Je le connais bien, mon papa Roger: il a un caractère de cochon mais, sitôt qu'il a été un peu méchant, il est plein de regrets, il s'accuserait de tous les crimes du monde. Et pendant ce temps, l'autre idiot, — pardon! je veux dire papa Albert — qui a aussi un caractère impossible, boude, fait semblant de dormir, veut ignorer qu'on est venu derrière sa porte, se rend très malheureux et prend la décision de faire sa valise le lendemain . . .

Il y a des moments où moi, Jules-Emile, je prendrai bien la décision de les laisser à leur sottise!

Grâce au Ciel, papa Albert est plus matinal, mieux éveillé le matin que papa Roger. Il a l'habitude de nous apporter chaque jour notre tasse de thé au lit, sinon nous dormirions jusqu'à midi.

Moi aussi je suis bien éveillé le matin. Et je prends alors un air si gentil, je les regarde avec tant d'affectueuse ironie, je réussis si bien à les faire sourire (même si je ne suis qu'un prétexte), qu'il y en a toujours un des deux, ouvrant la bouche pour parler de valise, qui se sent obligé de me dire: «Je t'aime». Bien entendu, l'autre prend ça pour lui. Après quoi je peux compter sur dix minutes d'explications, de: «C'est ma faute» — «Non, c'est la mienne» . . . pendant que le thé refroidit. Je n'ai plus qu'à prévoir ma chute, le nez sur le tapis. Et puis: «C'est merveilleux, mon Amour . . .» — «J'aime ton corps . . .» — «Je t'aime» . . .

Voilà où nous en sommes. Pour l'instant, je n'ai rien de plus à raconter. Mais il m'a semblé que c'était la plus belle histoire du monde et qu'il valait la peine de l'écrire. Moi, Jules-Emile, je ne me lasse pas de cette vie, et j'ai l'impression que mes deux pères ne sont pas près de s'en lasser. S'il y a, un jour, d'autres choses à raconter, je continuerai ces «Mémoires». Aujourd'hui, les frondaisons des marronniers balancent leurs grappes de fleurs sur le ciel bleu; les feuilles jauniront, puis je verrai les branches nues, puis d'autres fleurs, et toutes les saisons d'une vie de nounours blanc avant que quoi que ce soit puisse changer notre vie heureuse. C'est pourquoi, un seul écrivain suffisant pour la famille, je ne crois pas devoir ajouter: «A suivre» . . .

R. Gérard. — Mai 1965.

